

# REVUE DE PRESSE

## *MA NUIT A BEYROUTH*

### DIPTYQUE THEATRE

Tournée 2025 et 26



## Presse nationale écrite et web

➤ *Artiphil'*, 21 janvier 2026

# Ma nuit à Beyrouth de Mona El Yafi

Dernière mise à jour : 30 janv.

Récompensé lors du **Festival Impatience 2025**, ce spectacle, avec une légèreté de moyens et une inventivité rare, touche au cœur. Un hymne à l'amitié, aux mots et à la danse pour surmonter les traumatismes d'un pays toujours en crise.

Il fait noir, très noir sur le plateau. Le spectacle commence et les lumières tardent à se rallumer... Chacun peut mesurer dans sa chair l'opacité de l'ombre, l'inconfort qu'elle procure à force de se prolonger... Alors qu'on s'interroge – désespère ? – les deux protagonistes de **Ma Nuit à Beyrouth** apparaissent. L'homme, **Nadim**, se met à danser sur une musique électro et une voix en arabe. D'emblée, on est saisi par la virtuosité corporelle de l'artiste tandis qu'il s'anime et donne à voir son histoire. Son histoire, c'est la femme, **Aïda**, amie et compatriote qui va l'aider à la mettre en mots. Celle-ci raconte comment **Nadim**, de retour au pays, a voulu refaire son passeport en décembre 2021. Mais un an après les explosions du port de **Beyrouth**, dans un pays affaibli par vingt ans de guerre civile et un effondrement systémique, le parcours administratif qui devrait être une simple formalité se transforme en véritable cauchemar.

Quatre longues nuits blanches et froides pour obtenir un ticket, ce fameux ticket sans lequel il n'y a pas la moindre chance de refaire son passeport. Sauf pour certains, qui arrivent à franchir mystérieusement les portes du ministère en voiture et au petit matin... Une corruption bien présente, symbole de la faillite de l'État libanais qui n'est même plus capable de fournir de l'électricité à son peuple et d'éclairer les rues... Ainsi, une des phrases les plus dites en libanais et que comprend tout le monde : *Fi Karaba ? (Y-a-t-il de l'électricité ?) – Mafi Karaba (Il n'y a pas d'électricité).*

Cette aventure autobiographique, *Nadim*, à la scène comme à la ville, a su la traduire avec son corps dans une chorégraphie singulière et envoûtante. On rit de la facétieuse danse du ticket d'or, on a la larme à l'œil devant celle du corps entravé dans une queue interminable, coincé entre deux mannequins de carton. Mais les mots sont également très présents pour rendre compte de l'expérience de l'humiliation. Ici tout le talent de la franco-libanaise *Mona El Yafi*, qui incarne *Aïda*, se révèle. Autrice et metteuse en scène de la pièce, elle a choisi un style télégraphique et lapidaire pour évoquer le récit de *Nadim*. La structure répétitive du verbe agit comme une mélopée entêtante qui vous enveloppe et vous emmène à *Beyrouth*. On y est d'autant plus que la bande sonore a été créée par *Najib El Yafi* à partir d'éléments enregistrés dans la capitale libanaise. Celui-ci mélange avec justesse des musiques orientales traditionnelles et d'autres plus modernes achevant de nous emporter. Un mot enfin sur le décor, un mur tagué qui s'avère protéiforme et les lumières avec leur travail soigné sur le clair-obscur, parviennent à nous convaincre. Le travail qualitatif de toute une troupe qui n'a pas manqué d'emporter l'adhésion des *Prix des lycéens du Festival Impatience 2025*. Un succès bien mérité, Mabrouk !

Emmanuelle Ziadé

**Prix lycéen du festival Impatience 2025**

➤ **L'Orient-Le Jour, 24 décembre 2025**

## « Ma nuit à Beyrouth » : le parcours du passeport libanais transformé en théâtre, primé à Paris

Récompensée au festival Impatience, la pièce de Mona el-Yafi et Nadim Bahsoun explore par le corps et la scène l'épreuve ordinaire d'un pays à bout de souffle.

L'OLJ / Par Muriel MAALOUF, le 24 décembre 2025 à 23h00

Le noir est total. Deux personnages percent l'obscurité d'un coup, comme des apparitions. Une voix d'homme enregistrée raconte une formalité administrative kafkaïenne. Il s'agit du renouvellement d'un passeport au Liban. Queue interminable. Trois nuits blanches pour obtenir un ticket, le sésame pour accéder à un fonctionnaire. Pendant ce temps, le corps de Nadim Bahsoun, danseur et chorégraphe, ploie, se déploie, se tord, tombe, rebondit et recommence.

### Un festival révélateur de jeunes talents

La pièce *Ma nuit à Beyrouth*, écrite par Mona el-Yafi et mise en scène par l'autrice en collaboration avec le danseur Nadim Bahsoun, vient de remporter le prix Lycéen du festival Impatience à Paris. C'est la 17<sup>e</sup> édition de cet événement autour du théâtre émergent révélateur de jeunes talents, comme Tamara el-Saadi, l'artiste irakienne primée en 2018, qui depuis a fait son chemin et a notamment été programmée en juillet dernier au festival In d'Avignon, ou encore Thomas Jolly, lauréat en 2009, qui a chorégraphié les cérémonies des Jeux olympiques à Paris en 2024. Neuf compagnies ont concouru cette année.

Le prix du Jury, le plus prestigieux, a été décerné à Simon Roth, qui s'est fait la voix du réfugié politique kurde Erdal Karagoz. Dans *Erdal est parti*, le parcours de l'exilé entre la Turquie et l'Europe est incarné par quatre interprètes. La pièce a aussi remporté le prix du public. Le prix SACD de la Société des auteurs a récompensé la pièce de Julien Lencowicz : *Ce soir j'ai de la fièvre et toi tu meurs de froid*, qui nous fait remonter à la fin des années 80, dans le milieu gay, entre liberté sexuelle et spectre du sida.



Nadim Bahsoun et Mona el-Yafi dans "Ma Nuit à Beyrouth". Photo Marie-Clémence David

## **L'administration véreuse, reflet d'un pays**

Quant à la pièce *Ma nuit à Beyrouth*, lauréate du prix Lycéen, elle nous plonge dans le chaos de l'administration libanaise corrompue, reflet d'un pays qui peine à se relever après des décennies de gouvernance irresponsable.

À l'origine du projet, une rencontre entre Mona el-Yafi et Nadim Bahsoun. La metteuse en scène et auteure est frappée par le parcours du combattant que lui raconte ce dernier pour renouveler son passeport à Beyrouth. La formalité administrative dantesque, qui épuise corps et âme Nadim Bahsoun, devient la métaphore d'un pays en proie à la déliquescence.

Dans la première partie de la pièce, nous sommes embarqués dans une spirale sans fin, absurde et oppressante. Une population prise au piège d'une administration déficiente doit se plier. Des familles, raconte Nadim Bahsoun, sont là au cœur de la nuit, espérant obtenir un ticket au bout de plusieurs heures d'attente. Mona el-Yafi prend le relais et raconte l'histoire de Nadim, qui lutte contre la fatigue grâce à ses réflexes de danseur. Son corps fourbu est celui de milliers, de millions de Libanais affrontant des infrastructures défailantes.

« Kahraba, électricité », raconte la metteuse en scène franco-libanaise, est le premier mot qu'elle a dû apprendre en se rendant au Liban. « Fi kahraba, ma fi kahraba », répète-t-elle, à l'instar de nombre de Libanais. Le récit glisse ainsi vers l'autobiographie et ce qui lie les deux artistes : un pays aimé et en souffrance.

Puis le théâtre et la danse laissent place à la marionnette, et les mots aux formes visuelles. Nadim Bahsoun évolue sur scène avec deux pantins de sa taille, accrochés devant et derrière lui, qu'il articule en se déplaçant. Le danseur se démultiplie, devient lui-même marionnette, effectuant des gestes répétitifs, comme dans une lutte à l'infini face à un quotidien harassant. Il plonge dans le panneau placé à l'arrière-scène, qui se révèle être un tissu dans lequel son corps semble s'engouffrer dans une béance noire.

## **La vie malgré tout**

Mais le drame fait place à la vie, car cela aussi est représentatif du peuple libanais, dont la résistance est phénoménale. Un bout de papier doré se déploie en banderole festive, et Nadim Bahsoun nous entraîne dans une danse orientale tirée de l'âge d'or du cinéma égyptien. La scène se prolonge dans la salle. Le danseur s'assoit dans le giron d'une spectatrice, se penche tout contre un spectateur, entraîne la salle dans la joie.

La voix de Feyrouz s'élève. La chanson *Dabkit Lebname* emplit l'espace. Les deux interprètes se tiennent comme un seul corps et se lancent dans une dabké endiablée, nous laissant entre le sourire et les larmes. La pièce *Ma nuit à Beyrouth* a touché au cœur un jury composé de jeunes et remporté le prix Lycéen. Au nombre de dix-sept, venus de divers établissements, ils ont découvert ainsi les neuf pièces sélectionnées et effectué un travail critique et de débat pour désigner leur lauréat. Mona el-Yafi confie que la chaleur et l'enthousiasme des lycéens vont l'accompagner longtemps. « Il est essentiel pour moi, a ajouté l'auteure, que mon travail aille à la rencontre d'un public le plus large possible. »

Nadim Bahsoun a avoué de son côté avoir été très touché par les commentaires de ces jeunes, certains ayant confié que ce travail les avait réconciliés avec le théâtre et sortis de leurs écrans. Des jeunes, ajoute Bahsoun, dont certains sont issus de la diversité, appartenant à une deuxième ou troisième génération d'immigrés, et qui se sont sans doute sentis concernés par le propos de la pièce. *Ma nuit à Beyrouth* continue sa tournée en 2026 en France et sera programmée au prochain Festival Off d'Avignon, au Théâtre du 11.

Muriel Maalouf

➤ **Télérama, 19 décembre 2025**

## **Au festival du théâtre émergent Impatience, les pièces documentaires grandes gagnantes du palmarès**

Jeudi, pour clôturer sa 17<sup>e</sup> édition, le public et le jury ont récompensé "Erdal est parti" de Simon Roth, récit d'un réfugié kurde. Les pièces "Ma nuit à Beyrouth" et "Ce Soir j'ai de la fièvre et toi tu meurs de froid" ont aussi été distinguées.



Dans « Ma Nuit à Beyrouth » de Mona El Yaf, danse et théâtre se mêlent pour évoquer l'explosion du port de la ville libanaise en 2022. Photo Marie-Clemence David

**P**arce qu'il a révélé bien des metteurs en scène d'aujourd'hui – de Thomas Jolly à Séverine Chavrier, de Tommy Milliot à Julie Deliquet – on attendait avec curiosité la 17<sup>e</sup> édition d'un Festival Impatience qui a toujours eu du nez, coordonné par le Centquatre-Paris avec la complicité de *Télérama* qui l'a créé. Forcément, les neuf spectacles sélectionnés y ont reflété la scène actuelle : nombre de pièces documentaires (4), de seuls en scène (3), écritures souvent « faites maison » par les metteurs en scène. Peu de grands textes.

Les créateurs émergents veulent se faire entendre eux-mêmes dans des sociétés qui n'écoutent plus guère. Ainsi le Prix des Lycéens est-il allé à *Ma nuit à Beyrouth*, de Mona El Yafi, autour des confidences chorégraphiées – dans un onirique et sombre espace – d'un danseur libanais après l'explosion du port de 2022. Il échoue à faire refaire son passeport, et témoigne avec émotion d'un monde dévasté.

**TT** *Ma nuit à Beyrouth*, le 14 janvier à Saint-Quentin, 17 et 18 janvier à Guyancourt, 31 janvier à Pont-Sainte-Maxence, 6 et 7 mars à l'Institut du monde arabe, Paris 5<sup>e</sup>

➤ **Naja 21, 18 décembre 2025**

# MA NUIT À BEYROUTH, L'EXPÉRIENCE DE L'ABSURDE AU PAYS DU CÈDRE

*par Véronique Giraud*



*Ma nuit à Beyrouth, Nadim Bahsoun et Mona El Yafi ©Marie-Clémence David*

*"Ma nuit à Beyrouth" est la première mise en scène solo de l'autrice et comédienne Mona El Yafi. Associant danse et théâtre, humour et traumas, le spectacle est né de sa rencontre avec le performeur Nadim Bahsoun. Ensemble ils évoquent un pays à la dérive, qui confronte le citoyen à l'incompréhension. Prix des Lycéens du Festival Impatience.*

Le spectacle pourrait s'appeler « Mes nuits à Beyrouth » car il aura fallu non pas une mais trois nuits blanches dans la capitale libanaise pour que Nadim Bahsoun obtienne son nouveau passeport, le sien ayant expiré. Cette expérience, certes fugace, a laissé au danseur une amertume pour son pays qu'il a partagée avec Mona El Yafi, alors dramaturge pour Fouad Boussouf dont Nadim était l'un des interprètes. La franco-libanaise reçut cette confiance comme l'opportunité d'écrire sur le pays de son père. Elle n'y a pas vécu, elle est née en France, mais le Liban fait partie de l'histoire familiale et ce que relatait Nadim était très éloigné de la réalité qu'elle percevait.

*« C'est la première fois que je me suis autorisée à écrire sur le Liban »* explique la dramaturge qui a choisi d'incarner le rôle d'Aïda, l'amie de Nadim. Ce dernier déploie son corps de performeur pour exprimer la longue attente, au milieu de la longue file, pendant trois longues nuits. Des moments passés dans un Beyrouth sans éclairage public, que seuls les phares des voitures éclairent par intermittence, des déconvenues, des face à face avec les gardes incapables de renseigner, donnant seulement l'ordre de revenir. Autant de contraintes et d'humiliations relatées par Aïda, dont l'attitude statique et les regards fixent intensément le danseur. Les imbroglios pour obtenir le fameux ticket permettant d'accéder au bureau de remise du passeport décrivent un pays ravagé par la guerre, en pleine déréliction, où le citoyen se sent dépossédé de son identité. Peu à peu, le corps de Nadim accomplit des mouvements de danse orientale, d'autres illustrant un quotidien libanais fait de frustrations et de craintes, plongeant Aïda vers un ailleurs qu'elle n'a pas connu, des souvenirs qui lui sont chers. Ces mouvements vont contaminer le corps d'Aïda, jusque-là renfermé sur ses traumatismes, jusqu'à ce qu'ensemble ils accomplissent les pas d'une danse réconciliatrice.

**Mona El Yafi est agrégée de philosophie, comédienne au théâtre et au cinéma, autrice et metteuse en scène au sein de la compagnie Diptyque Théâtre.**

DANSE, THÉÂTRE

## MA NUIT À BEYROUTH. UN VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT EN TERRES LIBANAISES.

29 SEPTEMBRE 2025

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog

*Ce beau spectacle qui mêle danse et théâtre met en scène l'épopée dérisoire en même temps que vitale d'un Libanais contraint de renouveler son passeport. Une exploration de l'angoisse vécue dans le corps qui danse à la lisière de l'absurde.*

Elle est la narratrice, il est le personnage et le sujet. Émigré en Europe, Nadim Bahsoun est retourné au Liban pour voir sa famille. Pour revenir du Liban, il doit faire renouveler son passeport. Dans son pays d'origine dont il a conservé la nationalité, il pense que ce sera plus simple que par le circuit des ambassades en pays étranger. Mais dans le Liban des années 2020, après l'explosion du port de Beyrouth, c'est un pays en état de guerre et en proie au désordre qu'il trouve, et le renouvellement de son passeport prend des allures de parcours du combattant.

Quoique Libanaise mais ne parlant pas l'arabe, Mona El Yafi, née en France et disposant de la double nationalité, ne vit pas la même situation. Elle ne se sent pas moins proche du danseur qui lui raconte son histoire et dont elle décide de faire un spectacle. Une manière de rapprocher leurs deux visions dans une forme artistique qui associe leurs pratiques : la danse et le théâtre.

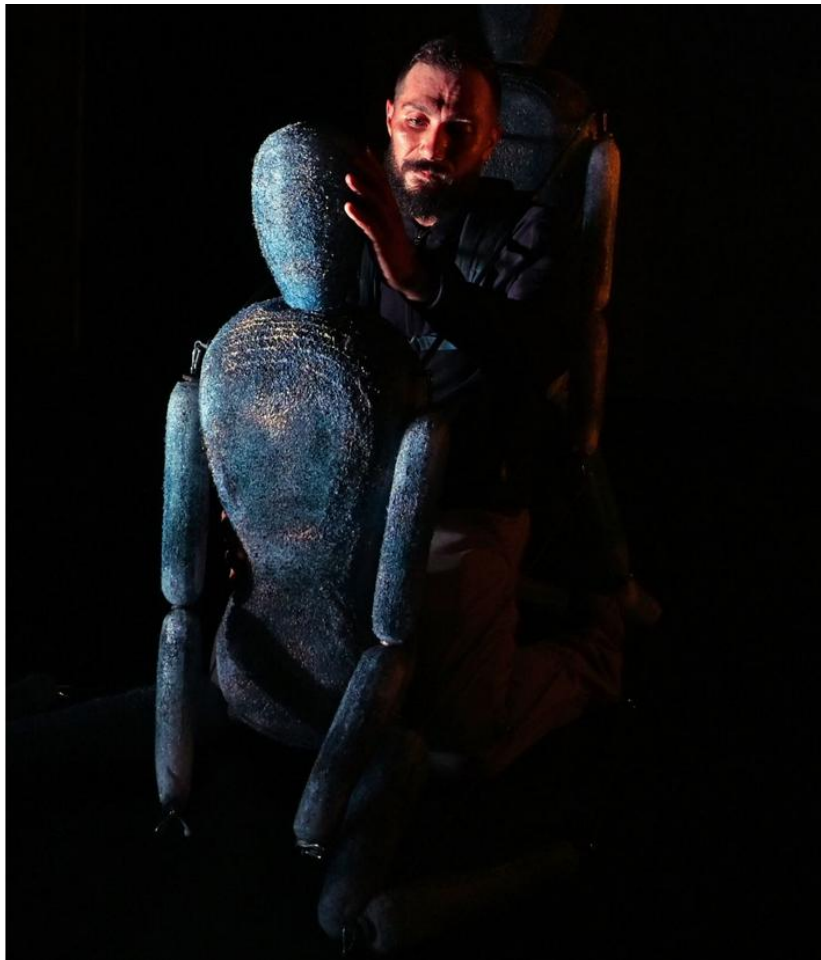


Phot. © Boris Didym

## Une kafkaïenne descente aux enfers

Ce que porte le récit, c'est la terrible réalité d'un pays, complètement « dérouté » de ce qu'il était, traumatisé par la guerre et les menaces qu'il subit en permanence, déchiré, et qui a perdu ses repères. Un pays détruit où s'érigent des murs de béton pour protéger les institutions. C'est le long de l'un de ces murs que se déroulera l'attente interminable de Nadim Bahsoun pour renouveler ses papiers. Trois longues nuits, au milieu des 150 à 200 personnes qui, comme lui, forment l'amas silencieux des demandeurs. Trois stations immobiles dans le noir troué par les phares de voiture pendant lesquelles lui, le danseur, lutte contre l'engourdissement en remuant à petits gestes son corps pour l'empêcher de se gripper.

À travers la narration de Mona El Yafi se dessine une descente kafkaïenne aux enfers. Avec une attente qui s'inscrit de plus en plus tôt dans la soirée jusqu'à couvrir des nuits entières pour être bien « classé » dans la file des demandeurs, des tracasseries administratives relatives aux papiers à fournir qui, finalement, ne serviront à rien et les passe-droits dont on ne parle pas mais dont on devine l'existence aux ordres de classement dans la file et aux valises de billets qui s'échangent. Un chemin de croix qu'on parcourt seul, dans un temps distendu par l'attente.



## **Danser l'humiliation et l'angoisse**

Ce que Mona El Yafi traduit avec le langage, Nadi Bahsoun l'exprime avec son corps. Ce sont les petits gestes empêchés qui traduisent l'immobilité forcée, une réduction du mouvement qui traduit l'humiliation, une attitude qui traduit l'abattement ou l'excès du désespoir. Ce sont des moments seuls où le corps s'exprime, mais aussi un discours qu'il crée en parallèle avec la narration, chacun assurant sa partition, quand narratrice et danseur ne portent pas, ensemble, la parole et le geste tandis que bribes de musiques arabes et musiques occidentales urbaines composent le fonds sonore.

Nadi Bahsoun se danse en dansant l'attente, mais il se pense aussi en « un », en singulier au milieu des autres. Ses semblables, il les incarne à travers des marionnettes rattachées par des tringles à chacun de ses membres. Ensemble, danseur et marionnettes forment le ballet de tous ces anonymes réunis par un seul objectif : obtenir leurs papiers. Leurs gestuelles identiques et les liens qui les relient et les font se mouvoir de manière identique dans les déplacements du danseur distillent une émotion intense, qui déborde largement de la performance artistique.

## **Le mur comme un personnage**

Un troisième intervenant s'invite dans le spectacle : le long mur gris qui ferme le fonds de scène, cette masse de béton « protectrice », barrière infranchissable qui en même temps referme l'espace et isole ceux qui attendent. C'est contre lui que le danseur se tapera la tête et le mur deviendra poreux, souple, absorbant la tête et les mouvements du personnage comme pour le réduire à néant.

Ce mur, il va cependant s'animer, comme ces murailles érigées dans les rues de Beyrouth. « Murs de la révolution » ou « murs de la honte », ils verront s'inscrire des slogans, des appels – « Beyrouth est à nous », « Liberté » –, ou les visages et les noms de celles et ceux qui ont disparu dans l'explosion du port ou les conflits armés. Il est l'Histoire à laquelle se confrontent chaque jour les Libanais, leur mémoire aussi.

De ce duo-trio qui ne joue pas le pathos mais recrée par l'art le pathétique, on ressort secoué, et ému aussi. Parce que si nous savons que la guerre et les difficultés du Moyen-Orient sont à notre porte et si nous en mesurons intellectuellement les dégâts, le spectacle nous les fait vivre non comme une abstraction mais comme un ressenti dans la chair, dans la matière vive des sensations.



*Phot. © Boris Didym*

# Ma nuit à Beyrouth

Dernière mise à jour : 14 sept. 2025

★★★★★ 5.0 | 1 note

## Quand la danse dit ce que les mots ne peuvent plus

*Pour inaugurer sa nouvelle saison, le Théâtre du Balcon offrait ce vendredi un spectacle en entrée libre, un geste de générosité qu'il convient de saluer. La salle, comble pour cette première, a accueilli "Ma nuit à Beyrouth", un spectacle qui a su attirer un public nombreux.*

Il suffit parfois d'un simple papier officiel ou ici d'un simple ticket pour mesurer l'ampleur d'un chaos. **Nadim Bahsoun** danseur installé en France, revient au Liban avec l'idée presque naïve de renouveler son passeport. Une démarche banale ? Illusion. Chaque étape devient épreuve. Les couloirs de l'attente se transforment en théâtre de trois nuits blanches : alignements de corps debout, ordres changeants, absurdité kafkaïenne. Il attend dans la poussière et le vacarme, sous les phares des voitures. Une simple formalité révèle alors une tragédie collective, dans un pays où l'État s'effrite.

Dans "Ma nuit à Beyrouth", le récit se dédouble. D'un côté, " l'Homme qui danse ", incapable de porter son expérience par la parole. Il parle peu, presque pas, parce que les mots, trop lourds, se dérobent. Mais son corps, lui, dit tout. Et quel corps ! On reste saisi par cette puissance contenue, cet équilibre entre la mémoire du geste traditionnel libanais, les frappes de pieds du dabké, les élans communautaires, et une physicalité contemporaine, plus brisée, fissurée par l'attente et la fatigue. Le danseur invente un langage hybride, nourri de son héritage et de son vécu. Sa danse bouleverse : elle incarne littéralement la dignité abîmée d'un peuple.

Face à ce silence dansé, c'est la magnifique **Mona El Yafi** dans le rôle d'Aïda qui prend le relais : amie, passeuse de mémoire. Elle assume les mots que lui ne peut dire. Peu à peu, en racontant l'histoire de l'autre, elle dit aussi la sienne. Sa voix devient refuge, espace protecteur où le corps peut s'abandonner. Elle dit parfois avec ironie, ce que la danse ne peut pas exprimer. Entre eux, une complicité tendre, qui surprend par sa légèreté : un sourire surgit là où l'on attendrait les larmes.

Le dispositif est sobre : un corps qui se déploie, une voix qui raconte, et entre les deux, une circulation de sens. La danse n'illustre pas, elle déborde. Elle reste quand la langue échoue, quand l'humiliation ne peut plus se dire mais se tord encore dans les muscles.

Un troisième personnage s'impose : le mur. À Beyrouth, ces blocs de béton dressés depuis 2019, censés protéger les institutions, sont devenus les « murs de la honte ». Ici, il se métamorphose : d'abord opaque, puis poreux, palimpseste de mémoires, jusqu'à révéler son absurdité. Obstacle et support, prison et surface de résistance, il incarne les contradictions d'un pays, comme si le théâtre lui-même se débattait avec ce qui l'enferme.

La création sonore de **Najib El Yafi**, mêlant échos de musiques arabes et pulsations urbaines, compose un paysage où se superposent la rue et la scène, le quotidien et l'artifice. La danse s'y heurte, s'y déploie. Les marionnettes, enfin, démultiplient la figure de l'attente : comme si la foule entière respirait à travers un seul homme.

Ce qui marque dans **Ma nuit à Beyrouth**, c'est cette oscillation constante entre douleur et rire, mémoire et présent. Rien d'appuyé, rien de misérabiliste. Juste une mise à nu délicate, une façon de dire : « Nous faisons avec. Que pouvons-nous faire d'autre ? » On sourit, on retient son souffle, on partage l'attente.

On sort de la salle avec le sentiment d'avoir vécu non pas une reconstitution, mais un acte de présence, fragile et nécessaire. Une œuvre qui rappelle, avec pudeur et force, que l'art peut recomposer ce qui échappe aux institutions. Un hommage vibrant à la résistance silencieuse d'un peuple, et à la ténacité de ceux qui refusent l'effacement. Les applaudissements s'élevèrent, chargés d'émotion, comme un écho du voyage que venait de partager le public.

Fanny Inesta

➤ **snobinart.fr** : mise en ligne le 14 mai 2025

SPECTACLE VIVANT

## « Ma nuit à Beyrouth », danser malgré l'absurde

Dans cette pièce créée en début d'année, la compagnie Diptyque Théâtre met en lumière l'absurdité d'une administration libanaise corrompue, à travers un récit qui mêle théâtre et danse signé Nadim Bahsoun et Mona El Yafi.



**Peter Avondo** - Critique Spectacle vivant / Journaliste culture | 14 mai 2025 | [Enregistrer](#)

[Partager](#) [f](#) [e](#) [l](#) | 5 mn de lecture



© Marie-Clémence David

© MARIE-CLÉMENTINE DAVID

C'est avant tout le corps qui subit l'attente. Dans une introduction sur un fond d'électro auquel se mêlent des consignes en arabe, Nadim Bahsoun refait les gestes, encore et encore. Sa chorégraphie de plus en plus frénétique n'est pas née de l'imaginaire. **Ma nuit à Beyrouth** se résume déjà dans ce langage physique : attendre, espérer, se résoudre, essayer encore. Tandis que son souffle s'accélère, la même danse se reproduit à l'infini, le corps se mêle à lui-même et devient flou. Alors arrivent les mots qui, dans la bouche de Mona El Yafi, viennent raconter l'histoire de cet homme confronté à l'absurdité totale : celle du renouvellement de son passeport transformé en parcours du combattant, dans un pays détruit sur tous les plans.

Revenir à Beyrouth en prenant ce prétexte administratif devait pourtant être une aventure heureuse. Il pouvait profiter de son séjour pour revoir ses proches avant de retourner en France où il a désormais sa vie. Mais après la guerre, après l'explosion du port, et dans un pays gangréné par la corruption, même la formalité la plus simple devient une épreuve. Une sombre image de la capitale libanaise se dévoile alors à travers le regard de cet homme, devenu malgré lui représentant d'une population déconsidérée. À l'ombre des privilèges monétisés, la déshumanisation est en marche à la faveur de ceux qui outrepassent leurs droits.



Au plateau, un dialogue s'établit dès les premiers instants entre le texte et le geste, le premier venant généralement souligner le deuxième comme pour en garantir la bonne lecture. Mais c'est bien dans la conversation entre les deux que s'écrit **Ma nuit à Beyrouth**, dans une écriture sensible tant dans le verbe que dans la chorégraphie, dont Nadim Bahsoun propose une interprétation profonde et généreuse. Le mouvement comme langage de prédilection, il donne corps au récit qui le mène à considérer la danse, son métier, comme une issue fiable et apaisante.

Condamné à attendre des nuits entières en attendant de décrocher son précieux sésame, il se laisse alors gagner par des rêveries, des possibles. Là, le temps d'une respiration dans la file d'attente inconfortable qui se fond dans la pénombre, il fantasme les droits, la liberté, la solidarité et la joie, jusqu'à rouvrir les yeux pour affronter à nouveau la détresse qu'il partage avec celles et ceux qui l'entourent. Ainsi se construit **Ma nuit à Beyrouth**, dans une succession d'espoirs et de désillusions, du concret des mots à la sensibilité des gestes.



© MARIE-CLÉMENTINE DAVID

— © Marie-Clémence David

Autour de Nadim Bahsoun et Mona El Yafi, la scénographie de Marcel Flores est saisissante de sobriété, dans l'esthétique grisâtre et étouffante qu'elle donne de ce corridor d'attente qui semble renoncer à toute poésie. Dans cet espace oppressant à peine balayé par les phares des voitures, quelque chose émerge pourtant bel et bien. L'image d'un Liban impuissant et corrompu a beau s'y dessiner en filigrane – comment pourrait-on s'en affranchir ? –, **Ma nuit à Beyrouth** se reçoit avant tout comme un geste d'optimisme qui cherche la beauté où elle a disparu.

➤ **Blog Culture du SNES FSU : mise en ligne le 14 avril 2025**

# « Ma nuit à Beyrouth »

Danser contre le chaos et le K.O.

14 avril 2025



Liban, 2022. Un an avant, une énorme explosion dans le port de Beyrouth est venue ajouter une catastrophe de plus à ce pays. Une guerre civile qui date mais qui a laissé des traces encore palpables, un communautarisme exacerbé et paralysant la vie politique, des parties du territoire national aux mains de groupes armés formant un « État dans l'État », des crises économiques et financières à répétition et une corruption endémique... « Partir ou rester ? » n'est pas une question touristique mais existentielle au Liban.

Un homme se rend à Beyrouth pour y refaire son passeport. C'est un artiste ayant séjourné en France mais il est libanais et cela devrait être une simple formalité. La demande va se révéler un calvaire : une nuit, deux nuits, trois nuits debout dans le noir d'une capitale sans électricité, parmi des silhouettes balayées par les phares des voitures de la route toute proche – l'éclairage de la ville ressemble aux faisceaux lumineux des miradors d'un camp de prisonniers. Une file d'attente ? Une file d'espoir ou de désespoir. Attente le long d'un mur qui symbolise les blocages de la société libanaise tout en servant de support à une révolte anonyme qui s'écrit en cachette sur le béton : « Beyrouth nous appartient ! » Les Beyrouthins et Beyrouthines veulent y croire encore.

Que faire pour tuer le temps en attendant le saint ticket d'accès au service des passeports – bout de papier devenant planche de salut. Lire sans lumière ? Écouter une radio sans piles ? Comment raconter cette expérience entre Kafka et Sisyphe ? L'homme ne parvient pas à dire, ses mots deviennent des gesticulations désordonnées : en Méditerranée on parle « avec les mains » mais là, les mains bafouillent. Son amie et confidente Aïda raconte pour lui. Mais le corps trouve son langage propre, l'homme peut danser son histoire. Danser c'est aussi penser et panser... C'est aussi crier en silence.

« Il était important pour moi d'écrire un texte condensé, brut, factuel, qui n'évoque que par bribes la situation libanaise sans jamais quitter le double point de vue de « l'Homme qui danse » et de Aïda. Un texte aussi qui laisse place au silence et au corps empêché. Si « l'Homme qui danse » danse, c'est parce qu'il n'arrive pas à porter ce récit. Il l'a probablement fait à Aïda dans le cocon de leur amitié, mais il ne parvient pas à en faire un récit public. Car ce récit le ramène à ces nuits dehors debout, à un état du corps qui n'a pu s'exprimer lorsque ces nuits ont été vécues, et qui à présent – à présent que c'est passé, à présent que quelqu'un d'autre porte sa voix – ne peut faire autrement que prendre l'espace. » confie l'autrice et metteuse en scène Mona El Yafi dans ses intentions.

L'attente, la danse et le récit ont chacune et chacun leur temporalité. Elles se rencontrent sur le plateau comme dans un pays imaginaire où tout a son expression, peut exister autrement. Dès lors les choses se dénouent, deviennent fluides et poétiques. La danse de l'homme et le récit d'Aïda entrent en dialogue, se reflètent ou se complètent, se répondent chacun à sa façon. La danse accède à la parole et la narration entre dans la danse. Le spectacle traite d'un sujet grave mais avec quelque chose de l'enchantement ou d'un *endancement*.

La compagnie Diptyque Théâtre porte bien son nom, celui d'un tandem danse-théâtre qui atteint la perfection dans l'harmonie : les mouvements corporels acquièrent un phrasé, une diction et le récit fait danser les mots. On le doit à la performance chorégraphique de Nadim Bahsoun qui articule le contemporain et l'oriental et à la mise en scène d'une simplicité déroutante et « beyrouthante » de Mona El Yafi qui joue aussi Aïda. La musique de Najib El Yafi est importante puisque on y danse mais elle est aussi un personnage, celui de la trace et de l'atmosphère avec ses sons captés à Beyrouth-même. Il y a un quatrième personnage, le mur qui barre l'espace scénique en son centre. Il est immobile et muet mais il peut réserver quelques surprises quant à sa résistance.

Théâtre de dénonciation ou de réparation ? Y a-t-il meilleure réparation d'une souffrance due à une injustice que de la dénoncer ainsi que ses violences physiques ou symboliques ?

Une chose est sûre, *Ma nuit à Beyrouth* nous offre un magnifique théâtre politique de l'intime mêlant force et sensibilité, l'impression de rêver les yeux ouverts, d'aiguiser la conscience en douceur.

*Jean-Pierre Haddad*

➤ **Millavois.fr** : mise en ligne le 14 avril

millavois.com > Culture & Loisirs > Spectacle > Millau. « Ma Nuit à Beyrouth » : un poignant dialogue entre danse et théâtre avec l'ASSA/ATP

SPECTACLE

## Millau. « Ma Nuit à Beyrouth » : un poignant dialogue entre danse et théâtre avec l'ASSA/ATP



Millavois.com | Publié le 14 avril 2025

Lecture 3 min.



MARIE-CLÉMENTINE DAVID

**Mercredi 30 avril à 20h30, le Théâtre de la Maison du Peuple accueillera dans sa salle Senghor le prochain spectacle proposé par l'ASSA-ATP : *Ma Nuit à Beyrouth*, une création originale de la Compagnie Diptyque Théâtre. Ce spectacle mêlant théâtre et danse promet une immersion bouleversante dans la réalité contemporaine du Liban.**

Sur scène, deux artistes libanais : **Mona El Yafi**, autrice, metteuse en scène et comédienne, et **Nadim Bahsoun**, danseur et chorégraphe. Ensemble, ils livrent un récit intime et universel, né de l'expérience personnelle de Nadim Bahsoun, revenu à Beyrouth fin 2021, un an après l'explosion du port, pour tenter de renouveler son passeport. Une formalité devenue épreuve kafkaïenne, miroir de l'absurde bureaucratie d'un pays ravagé par les crises.

Dans un espace nu traversé de clair-obscur, la parole d'**Aïda** (Mona El Yafi), jeune femme entre deux cultures, fait écho au corps de Nadim. La voix et la danse s'entrelacent dans un dialogue sensible et puissant, entre musiques orientales et occidentales, pour dire la douleur, la résistance et l'attachement à une terre en ruines mais toujours vivante.

## **Un hommage vibrant au Liban d'aujourd'hui**

À travers cette attente interminable dans un terrain vague, balayé par les phares et les doutes, *Ma Nuit à Beyrouth* interroge : comment appartenir à un pays en perpétuelle reconstruction ? Le spectacle ne donne pas de réponses, mais propose une réflexion poétique sur l'identité, l'exil et l'amour d'un pays malgré tout.

## **Une œuvre saluée par la critique et soutenue par la Fédération des ATP**

Choisi par la **Fédération des ATP**, ce spectacle d'une durée d'1h05 a été salué pour sa justesse et sa beauté. La mise en scène sobre, le jeu des lumières signé **Camille Duchemin**, les costumes de **Gwladys Duthil**, et l'investissement de toute l'équipe artistique, donnent à cette création une dimension rare.

➤ **orientXXI.fr** : mise en ligne le 4 avril 2025

**Théâtre - Marina Da Silva - Journaliste et militante associative.**

THÉÂTRE

## Liban. La danse du combattant pour un passeport

Mona El Yafi a écrit et mis en scène *Ma nuit à Beyrouth*, également publiée par la maison d'édition Les Bras nus, avec une postface d'Alain Gresh. La forme, entre souffle et flamme, qu'elle donne à ce texte facétieux et percutant en compagnie du danseur Nadim Bahsoun nous dit aussi l'urgence de rester relié-es à la Palestine et au Liban.

CULTURE > **MARINA DA SILVA** > 4 AVRIL 2025

#Beyrouth #Liban #Théâtre



Mona El Yafi, Nadim Bahsoun dans *Ma nuit à Beyrouth*  
© Marie-Clémence David

HIVER 2022. DEUX ANS AUPARAVANT, [L'EXPLOSION DU PORT DE Beyrouth](#) avait rendu la capitale encore plus chaotique et imprégnée de souffrance et de colère. Point d'orgue de la [crise économique et financière de 2019](#) qui avait déjà mis le Liban à genoux, elle venait réveiller les cauchemars répétés à l'infini de la guerre et de l'occupation israélienne. Beyrouth dévastée, figée, avec des administrations hors d'état de fonctionnement, des conditions de vie et de survie kafkaïennes. C'est pourtant à Beyrouth que « *l'homme qui danse* » (Nadim Bahsoun, dont c'est la propre histoire) choisit de venir renouveler son passeport sur le point d'être périmé pour pouvoir garder sa carte de séjour française et continuer à travailler dans l'Hexagone. Sentiment légitime de rentrer chez lui, joie de retrouver sa famille, ses amis, les lieux de son enfance malgré l'appréhension. Naïveté aussi de croire que ce serait plus simple et plus rapide de refaire ses papiers au pays.

LE SPECTACLE EN TOURNÉE



les 5 et 7 avril au Théâtre municipal de Villefranche-de-Rouergue  
le 10 avril à la Salle de l'Évêché, Uzès  
le 30 avril au Théâtre de la Maison du Peuple de Millau  
le 6 mai à la Salle Georges-Brassens, Lunel  
le 12 mai au Théâtre de

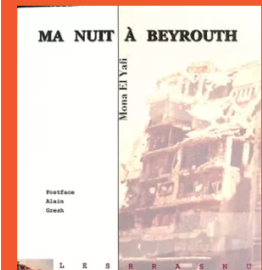
## AUTOBIOGRAPHIE DE TOUT LE MONDE

Avec [Ma nuit à Beyrouth](#), Mona El Yafi, autrice, actrice et metteuse en scène, cofondatrice de la compagnie Diptyque Théâtre et du Collectif Créature, a écrit une pièce à la fois autobiographique et universelle. Les Libanais les premiers peuvent se l'approprier, mais aussi toutes celles et tous ceux qui ont eu à revenir sur les ruines de ce que fut leur vie, à se battre pied à pied pour que des législations aberrantes ne les broient pas.

Dans l'auditorium de l'Institut du monde arabe (IMA) quasiment plein, Mona El Yafi se tient debout sur ce plateau immense et difficile à apprivoiser, prenant la lumière auprès du danseur Nadim Bahsoun. Elle est Aïda, une Libanaise exilée revenue au pays seulement à l'âge de dix ans, découvrant l'ampleur des pertes et les traces des destructions

l'Odéon, à Nîmes

LE LIVRE



Mona El Yafi, *Ma nuit à Beyrouth*  
Postface d'Alain Gresh  
Les Bras nus, 2025  
Série Les grands plateaux  
68 pages  
14 euros

des guerres successives auxquelles son père ne l'avait pas préparée. Mais imaginaire, distance et dérision lui permettent de s'affranchir de cette réalité carnassière. Elle relève et consigne tout ce qu'elle voit et entend : l'absence d'électricité, « *une ou deux heures* » après lesquelles on court la nuit et le jour. L'inflation exorbitante qui a fait passer le paquet de pâtes à 744 000 livres, l'équivalent de 20 dollars (18 euros), la course en taxi service de 2 000 à 100 000 livres, devenue un luxe qu'il faut payer en dollars ou avec des liasses de billets.

Nadim l'homme-danseur, lui, s'est installé devant les portes de la Direction générale au gouvernement des affaires intérieures « *pile à l'endroit de la ligne de démarcation entre les deux parties de la ville pendant les quinze années de guerre civile* » (1975-1990) dont on commémore [les cinquante ans](#) en ce mois d'avril 2025. Il est venu la veille et se prépare à passer la nuit dehors, debout et dans le froid. Mais il n'est pas venu assez tôt.

Il n'aura pas ce ticket absurde qui sert de laissez-passer à une cohorte de pauvres gens qui comme lui attendent leur rendez-vous. Il faudra qu'il revienne. Encore et encore. Qu'il garde la grâce de ses mouvements et la solidité de son espoir comme remparts contre le désespoir.



Bande-annonce *Ma nuit à Beyrouth*  
Compagnie Diptyque Théâtre

## CORPS ET MOTS DANSANTS

On voit se mettre en place un dialogue corps et mots entre les deux artistes qui, s'il hésite un peu au départ, va trouver rapidement son rythme et sa puissance et capter le public. La présence de Nadim, son jeu avec de subtiles et étranges marionnettes qu'il porte comme une seconde peau et déplace dans une étreinte suscitent l'émotion. Progressivement, ils sont vraiment ensemble, sur scène et dans la tête de l'un et de l'autre. Finalement, ils parviennent même à amener sur le plateau une ronde de spectateurs, démontrant plus ou moins de talent, mais beaucoup d'enthousiasme, pour une dabké<sup>1</sup> indissociable des grands moments festifs orientaux et qui clôt la pièce par un moment de joie.

On est frappé par la force et la détermination mises à vivre tous les jours dans ce pays trop proche des frontières d'Israël et convoité par son [appétit d'expansion coloniale](#). On est aussi révolté de mesurer que ce texte a été écrit juste avant une [nouvelle guerre](#) qui est en train de le dévaster davantage.

La pièce a encore des dates de tournée, mais il faut aussi souligner sa publication dans une très belle édition indépendante, Les Bras nus. Autrice et éditrice ont eu la bonne idée de demander une postface à [Alain Gresh](#) qui contextualise la situation libanaise d'hier et d'aujourd'hui dans cet « Orient compliqué ». Si l'on connaît les analyses politiques acérées du directeur d'*Orient XXI* sur la situation internationale, on découvrira également son engagement à lutter ici et maintenant contre les murs érigés devant tous les étrangers.

➤ **Coups d'Oeil** : mise en ligne le 11 mars 2025



[CRITIQUES +](#) [APERÇUS +](#) [REPRISES +](#) [REPORTAGES +](#) [EN APARTÉ +](#) [PORTRAITS +](#) [RENDEZ-VOUS +](#) [PARAGES +](#)



© Marie-Clémence David

[CRITIQUES](#) [REPRISES](#)

## ***Ma Nuit à Beyrouth* : Tranche(s) de vie kafkaïenne(s)**

À partir d'une anecdote en apparence banale, mais absurde, Mona El Yafi et Nadim Bahsoun dressent le portrait d'un Liban aimé et surréaliste.



Olivier Frégaville-Gratian d'Amore  
11 mars 2025

# N

ous sommes en décembre 2021. Moins d'un an plus tôt, l'explosion du port de Beyrouth a défiguré la ville, aggravant encore le quotidien de ses habitants. Un homme (**Nadim Bahsoun**), artiste installé en France, revient sur sa terre natale pour voir ses parents. L'occasion, pense-t-il, d'en profiter pour refaire son passeport. Une

formalité ? Grave erreur.

## *Au-delà du réel*

Dans un pays ravagé par la guerre et miné par une crise politique, sociale et économique, plus rien ne fonctionne normalement. L'administration ne fait pas exception. Obtenir une nouvelle pièce d'identité relève du parcours du combattant : il faut patienter toute la nuit, debout, pour espérer décrocher un ticket donnant accès à un rendez-vous. Mais rien n'est jamais garanti : d'un jour à l'autre, le planton peut décider de modifier les règles – nouveaux documents exigés, quotas réduits... L'absurde dans toute sa splendeur.



© Marie-Clémence David

Commence alors une attente interminable, dans un terrain vague balayé par les phares des voitures, sans possibilité de s'asseoir ni même d'aller aux toilettes. De cette expérience kafkaïenne naît une réflexion, qui prend forme dans le mouvement : une danse, un récit en gestes. C'est là qu'intervient Aïda (**Mona El Yafi**), jeune femme d'origine libanaise qui n'a découvert le pays de son père qu'à l'âge de dix ans. À travers elle, Nadim met enfin des mots sur ce qu'il vit.

## *Chérir son identité malgré tout*

Ensemble, dans une mise en scène épurée, qui joue sur les clairs-obscur, ils confrontent leurs visions du Liban, entre fantasme et réalité, entre attachement viscéral et chaos. En conjuguant leurs arts, ils donnent corps littéralement et voix à ce pays tourmenté, tout en questionnant leur propre identité. Comment appartenir à une terre en perpétuelle reconstruction ? *Ma Nuit à Beyrouth* ne cherche pas de réponse, mais transforme l'absurde en matière artistique, vibrant hommage à un Liban meurtri, mais toujours debout.

---

### **Ma Nuit à Beyrouth de Mona El Yafi**

spectacle créé le 14 janvier 2025 à la Scène Europe, Saint-Quentin puis présenté le 7 et 8 mars 2025 à [l'Institut du Monde arabe](#)  
Durée 1h20 environ

# Sur les planches en France, Beyrouth et sa nuit noire de Mona el-Yafi

La dramaturge et comédienne franco-libanaise Mona el-Yafi poursuit la tournée, en France, de sa nouvelle pièce « Ma nuit à Beyrouth » (Les bras nus, 2025), avec la compagnie Diptyque, après deux représentations au théâtre de l'Institut du monde arabe les 6 et 7 mars.

L'OLJ / Par [Joséphine HOBEIKA](#), le 8 mars 2025 à 08h51



Une scène de « Ma nuit à Beyrouth ». Photo DR

« Nuit noire. Pas d'éclairage public. Plus d'électricité pour ça. Hiver. Pas de lumière avant 5 heures du matin. (...) Cela fait donc cinq heures trente d'obscurité dans cette ville devenue fantôme. » *Ma nuit à Beyrouth*, de Mona el-Yafi, se situe près d'un an après les explosions au port de Beyrouth, en décembre 2021, lorsqu'un homme se rend dans la capitale pour y refaire son passeport. Dans un pays ravagé par une crise économique sans précédent, la simple formalité devient un chemin de croix : une nuit, deux nuits, trois nuits debout dans la nuit noire et les silhouettes balayées par les phares des voitures de la route toute proche. Les requêtes administratives sont contradictoires, les pièces à présenter dépendent du fonctionnaire, certains ont des passe-droits, des valises noires circulent furtivement... Livré à ce simulacre d'État kafkaïen, l'homme se met à danser. Quant à Aïda, sa compatriote et amie, elle raconte. Son récit est traversé par les échanges entre des inconnus dans la file d'attente, qui évoquant des difficultés d'électricité, qui déplorant le manque d'eau, la mafia des générateurs... Si le passeport est la garantie d'« un pied dedans et un pied dehors », il dessine aussi un espace de réflexion identitaire.

« Tu es debout.

Tu tiens le passeport dans tes mains.

Parce que tu te dis subitement : ce passeport sera mon dernier passeport libanais. »

L'autrice et metteuse en scène Mona el-Yafi confie que chaque fois que le comédien et danseur Nadim Bahsoun prononce ces mots sur les planches, il a les larmes aux yeux.

**« Nous avons échangé sur nos deux Liban »**

« Le théâtre est une passion depuis mon enfance. Après une agrégation de philosophie, je me suis rendu compte que j'avais besoin de placer le théâtre au centre ma vie. Je voulais jouer à tout prix et j'ai intégré la compagnie du Théâtre du conte amer, qui m'a permis de faire la bascule et d'en faire mon métier. Je me suis formée sur le tas, en multipliant les stages, les laboratoires, et j'ai enchaîné les pièces ! » raconte l'autrice avec entrain. Le répertoire de Mona el-Yafi est multiple, elle a travaillé avec Laurent Bazin, Audrey Bonnefoy, Vincent Reverte ou Ayouba Ali avec lequel elle codirige Diptyque Théâtre, pour des pièces contemporaines, mais aussi avec Aurore Évain pour des œuvres classiques. « Je travaille aussi sur mes propres textes ; j'ai écrit ma première pièce en 2013, c'est la première autour du Liban ! » ajoute-t-elle.



Nada el-Yafi. Photo Svend Andersen

De père libanais, de mère française, Mona el-Yafi se rend au Liban pour la première fois en 1995. « J'ai mis beaucoup de temps à m'autoriser à écrire à ce sujet, je ne me sentais pas légitime : je parle à peine la langue, je n'y ai jamais vécu. Et pourtant j'ai un rapport très fort à ce pays, il a été important dans mon esprit. Lorsque j'ai rencontré Nadim Bahsoun au cours du spectacle *Oïim* de Fouad Boussouf, où j'étais dramaturge, nous sommes rapidement devenus amis, et son histoire a inspiré ma pièce », enchaîne l'autrice. « Début 2022, il m'a raconté les péripéties de son renouvellement de passeport au Liban et les impasses dans lesquelles il s'est retrouvé, dans un pays avec un État fantôme. J'y ai trouvé une sorte de tête d'épingle qui m'a inspirée. Nous avons échangé sur nos deux Liban : lui y a grandi, moi non ; il a un seul passeport, j'en ai deux... Cette discussion m'a permis de raconter mon histoire avec le Liban, par le truchement de Aïda, qui relate mon premier voyage dans le pays, des souvenirs d'enfance... » explique la réalisatrice, qui a mis en scène avec délicatesse la phraséologie arabe caractéristique des mots libanais que l'on retient quand on vient pour les vacances. Des aliments (*zeit zeitoun, khebz*), des injonctions (*rouh, ta'*), mais aussi des mots-phrases et béquilles linguistiques caractéristiques de l'oralité (*akid, 'anjad, heik heik, ya'né...*).

### **Un pays-frontière**

« Ce texte peut être interprété en monologue ou en duo. » La didascalie liminaire propose une plasticité de l'interprétation intéressante. Dans sa mise en scène, Mona el-Yafi opte pour la binarité, en portant le texte avec Nadim Bahsoun. « Je viens de terminer une résidence d'écriture à la Chartreuse, au cours de laquelle des étudiants de l'ESCA ont proposé une mise en scène de mon texte avec 7 comédiens », note-t-elle, en insistant sur la richesse de cette latence interprétative. « La binarité des personnages sur scène peut être perçue comme intérieure et projetée. La première fois que je suis allée au Liban, j'avais le sentiment d'être dans un pays-frontière. Beaucoup de gens vivent à l'étranger, et l'enjeu autour du passeport est essentiel. Dans le cas de mon personnage, il est mis dehors par son propre pays, mais on l'autorise à partir puis revenir parce qu'il n'y vit pas... Il y a un jeu entre le pays qui te prend, ne te relâche pas, te met presque dehors, et en même temps on a envie de revenir ; on a envie de faire partir nos proches et on comprend qu'ils ne veulent pas partir... » ajoute Mona el-Yafi.



Nadim Bahsoun DR

La danse est essentielle dans la performance de Nadim Bahsoun, autour de compositions musicales de Nagib el-Yafi. Le créateur sonore et compositeur pour le cinéma a travaillé notamment à partir de sons enregistrés à Beyrouth. « Sur scène, Nadim danse tout le temps, on a travaillé longuement la danse de l'attente, puis la dabké. Cela devient presque une histoire en deux corps. Parfois, nous sommes disjoints sur un plan temporel, il est dans le présent de ce qu'il vit et je suis dans le présent du récit. À certains moments, c'est la danse qui raconte ; l'idée est que la danse ne soit jamais illustrative et le théâtre jamais du commentaire, mais un point de dialogue et de récit », commente la dramaturge.

Le choix de la danse permet une réflexion intéressante sur le corps. « Le fait que Nadim soit danseur met en exergue la violence de ce qu'il a subi, car le corps du danseur est un corps travaillé, un corps libre, qui cherche le mouvement, l'ampleur, et qui se retrouve à devoir être immobile parmi d'autres. Ce hiatus rend encore plus singulière son histoire », explique-t-elle.

Sur scène, un mur en guise de décor, qui incarne les obstacles intérieurs et extérieurs. « Il fait aussi référence aux murs de la révolution que les Beyrouthins appellent murs de la honte, et qui ont poussé en 2019 pour contenir les manifestations. Ils ont d'ailleurs été pris d'assaut par les artistes, qui les ont recouverts de fresques, de graffitis, d'inscriptions... » décrit celle qui a été inspirée par la ville de Beyrouth plongée dans le noir ces dernières années. « C'est une expérience sensorielle particulière, les odeurs et les sons deviennent différents, et c'est une métaphore de la situation du Liban à cette période. Reste l'entraide et les interactions humaines », constate Mona el-Yafi, qui est en train de rédiger son prochain texte théâtral, *Les Deuils clandestins*. « Il traite de l'exil intérieur, du fait d'avoir un pays où l'on n'est pas, avec lequel on entretient un rapport complexe », annonce l'autrice, dont la pièce *Ma nuit à Beyrouth* est programmée à travers la France jusqu'en automne 2026.



# LA DABKÉ

## RETOMBE SUR SES PIEDS

Née sur les bords de la Méditerranée orientale, cette danse collective protéiforme connaît un regain de popularité alors que sévit la guerre à Gaza. Quatre chorégraphes contemporains évoquent pour nous les multiples significations d'une tradition qui irrigue jusqu'à leurs propres créations.

Par Anaïs Héluin

Hazem Badier/AFP



Une troupe palestinienne danse la nabké devant l'église de la Nativité, à Bethléem, en 2021.

**V**ous dites 'dabké' ou 'dabka'? Et pour vous, c'est un mot masculin ou féminin? Cette question, nous aurions pu la poser au danseur et chorégraphe libanais Nadim Bahsoun au début de l'entretien que nous faisons avec lui et l'auteure et metteuse en scène Mona El Yafi, mais il la devance. Petit silence de notre part, puis: "J'ai souvent entendu dire 'la dabké', que d'ailleurs j'ai aussi souvent vu orthographié 'dabkeh', mais je me trompe peut-être?" Ce à quoi l'artiste répond, amusé, qu'en la matière, il n'y a pas de vérité, que l'on peut bien dire

comme on veut. Ce début d'interview inversée en dit long de la relation très étroite, voire passionnelle, qu'ont avec cette danse celles et ceux qui la pratiquent. Il donne aussi une idée de la diversité des formes qu'elle peut prendre ainsi que des valeurs et récits dont elle est susceptible d'être le support. Une chose est sûre, toutefois, "dabke" signifie "coup de pied" en arabe. Autrement dit, on ne la danse pas pour s'amuser ou, du moins, pas pour cette raison.

Les premiers mots que nous échangeons avec Maher Shawamreh, danseur, chorégraphe et professeur de danse vivant à Ramallah en Palestine, sont étrangement proches. Quand on lui demande ce qu'est pour lui la dabka, il répond: "Pour moi, c'est la vie d'un peuple et c'est une identité qui prouve l'existence." Il utilisera plus tard alternativement "dabké", "dabkeh" et "dabka" pour désigner cette danse qui, en Palestine comme au Liban, en Jordanie, en Irak ou encore en Syrie, se pratique en groupe. Nous laisserons à un autre danseur et chorégraphe, libanais, Bassam Abou Diab, le soin d'en décrire plus précisément la grammaire: "les danseurs forment en se tenant par la main ou l'épaule une ligne qui peut s'incurver jusqu'à former un cercle. Ils alternent sauts, pas de côtés et coups de pied sur un rythme rapide, donné par divers instruments tels la derbouka, des instruments à vent comme le mizmar et la zurna". Mais qu'en est-il de ses racines?

"Ces gestes, très ancrés dans le sol, sont nés de l'agriculture. Il existe de nombreux récits sur ses origines, mais on s'accorde en général à dire qu'elle est née au XV<sup>e</sup> siècle. Qui danse la dabké doit savoir cela pour ancrer sa recherche qui doit être à mon sens intérieure et non pas fondée sur une forme de nostalgie et sur des stéréotypes, ce qui est souvent le cas au Liban", estime Bassam Abou Diab. Présente lors des mariages et autres fêtes, mais aussi dans toute manifestation sociale d'importance – les printemps arabes ont par exemple été l'occasion d'une déferlante de dabké dans les rues –, cette danse a en effet pu être "utilisée à des fins politiques, par les dictateurs qui se sont succédé au Liban après la colonisation", explique l'artiste, qui se saisit du problème en enseignant, au Liban et ailleurs, une dabké qui ouvre autant qu'elle ancre.

### Affirmation culturelle

La dabké a beau avoir des formes proches quel soit le lieu où elle s'exprime – il existe des variations locales, même au sein de chaque pays –, elle peut donc prendre des significations, porter des valeurs radicalement différentes d'un endroit à l'autre. Si elle peut être synonyme au Liban d'une forme d'asservissement, elle prend pour bien des Libanais résidant hors de leur terre natale le sens d'une affirmation culturelle. C'est le cas pour Nadim Bahsoun, qui vit et travaille en France depuis 2005: "La dabké pour moi est un espace où dire d'où je viens. Dans la pédagogie classique de la danse en France, on vous apprend à effacer ce qui dans votre corps vient d'ailleurs, notamment des danses traditionnelles. Dans ma carrière d'interprète auprès de chorégraphes de danse contemporaine, je me sens vraiment épanoui lorsque je peux laisser s'exprimer ce que la dabké a inscrit dans mon corps."

Nadim est alors heureux de créer avec Mona El Yafi et sa compagnie, Diptyque Théâtre, un spectacle, *Ma nuit à Beyrouth*, où la

Les danseurs de la troupe Baladi au centre culturel Yabous, lors du festival de Jérusalem, le 8 août 2023.



dabké accompagne un récit inspiré d'un épisode de sa vie libanaise : l'expérience du renouvellement de son passeport, qui montre selon la metteuse en scène "à quel point le délitement catastrophique du Liban est entré dans le quotidien de toutes les Libanaises et les Libanais." Dans cette pièce qui verra le jour en janvier 2025, la dabké est aussi là pour faire lien entre les deux artistes, entre leurs libanités différentes. "Nadim étant né au Liban et moi en France, nous n'avons pas le même rapport à ce pays. La dabké, qui pour moi symbolise la culture libanaise, en particulier sa résistance, sa lutte contre toutes les violences qui lui sont faites, est notre trait d'union. C'est aussi une façon de dire qu'il est essentiel d'être dans la culture pour sortir des assignations, pour ne pas céder à la haine qui gagne sans cesse plus de terrain", explique Mona El Yafi.

### Un héritage à transmettre

Cette association de la dabké à l'idée de paix est au cœur de la parole de chacun des quatre artistes. Particulièrement prolixe sur le sujet, Maher Shawamreh explique la force du rapport entre paix et dabké en Palestine par son rôle de "résistance à l'occupation que nous subissons depuis 1948". La guerre actuelle à Gaza active ainsi un ressort profond de la dabké palestinienne, qui, toujours selon Maher, "offre un chemin vers la paix quelles que soient les circonstances, que l'on soit en période de guerre ou non. Cette danse qui est plus qu'une danse incarne un combat sans répit contre les frontières qu'on nous impose. C'est pourquoi elle est très présente dans le paysage culturel palestinien. A Ramallah, il existe de nombreux groupes de dabké, dans les écoles, les universités, les dif-

férents lieux publics ou encore les théâtres". En plus de s'exprimer dans ses cours, la passion de Maher Shawamreh pour la dabké nourrit les créations de danse contemporaine qu'il réalise avec sa compagnie, Orient & Dance Théâtre, fondée en 2008.

"Mes pièces contemporaines sont fermement enracinées dans les émotions et l'atmosphère qui m'entoure, où la dabké est centrale. Cette dernière est aussi pour moi une méthode parmi d'autres pour entrer en contact avec les autres danseurs et partager avec eux le langage de la danse contemporaine." Nombreux sont les artistes intégrant des éléments de dabké à des pièces contemporaines. Bassam Abou Diab en fait partie, et l'on pourra le constater en juin dans le cadre du Festival de Marseille, qui programme deux des créations de sa compagnie, Beirut Physical Lab : *Pina, My Love*, où il est question de la torture en prison, et *Under the Flesh*, où l'artiste interroge la mémoire de la guerre et son rapport à l'obus. "J'intègre la dabké à mon langage contemporain depuis 2015, car elle me permet d'atteindre une grande qualité de mouvement et de relation à l'autre, dans la mesure où il s'agit d'une culture très ancrée en moi, davantage que le jazz ou le ballet que peuvent utiliser d'autres danseurs." Pour lui comme pour les autres artistes cités, il y a aussi la volonté de participer à la transmission de la dabké, qui a traversé les siècles grâce à l'effort de chaque génération d'en partager la connaissance avec la suivante. ■

**UNDER THE FLESH** le 30 juin au Festival de Marseille (13). [www.festivaldemarseille.com](http://www.festivaldemarseille.com)

**PINA, MY LOVE** le 1<sup>er</sup> juillet au Festival de Marseille.

**MA NUIT À BEYROUTH** création le 16 janvier 2025 à La Ferme de Bel Ebat à Guyancourt (78).

## Presse régionale : PACA

➤ Radio *RAJE* - Avignon : mise en ligne le 13 mai 2025

# SPECTACLE « MA NUIT À BEYROUTH » DE MONA EL YAFI



13 mai 2025

"**Ma nuit à Beyrouth**" spectacle de Mona El Yafi sera présent à l'édition 2026 du Festival d'Avignon. Raje a eu l'occasion de se rendre à l'une de ses représentations au Théâtre de l'Odéon à Nîmes le 12 mai.

Dans ce spectacle contemporain et pluridisciplinaire mêlant théâtre, danse, marionnettes et poésie, les frissons sont bien présents.

"**Ma nuit à Beyrouth**" spectacle de Mona El Yafi sera présent à l'édition 2026 du Festival d'Avignon. Raje a eu l'occasion de se rendre à l'une de ses représentations au Théâtre de l'Odéon à Nîmes le 12 mai.

Dans ce spectacle contemporain et pluridisciplinaire mêlant théâtre, danse, marionnettes et poésie, les frissons sont bien présents.

Le pitch est le suivant : le passeport d'un danseur libanais (joué par Nadim Bahsoun) vivant en France, a expiré. Tandis qu'il retourne dans son pays d'origine, impossible de renouveler le document. Du moins, pour cela, il faudra qu'il passe par des épreuves allant de l'épuisement physique à l'humiliation. Les choses prennent alors une tournure surréaliste. C'est par son amie Aïda, avec qui il dialogue, se questionne, se confie et partage la scène tout au long du spectacle, que nous suivons ses péripéties intenses.

En parallèle à son récit personnel, on se confronte au passage à la réalité d'un contexte social et économique tendu - pour ne pas dire en détresse. Le tout est parfaitement interprété et malgré la dureté du propos, l'humour parvient à se faire une petite mais jolie place.

Raje vous recommande fortement cette œuvre ! Pour suivre les actualités du spectacle ainsi que les prochaines dates, rendez-vous sur le site de la compagnie [Dylique Théâtre](#).



[Aina Jäkälä](#)

## ➤ Les sorties de Michel Flandrin : mise en ligne le 7 avril 2025

# Au Liban avec Kafka

Accueil / Théâtre / Au Liban avec Kafka

Actualité du 08/09/2025



Le point de départ relève d'une simple démarche administrative. Un homme entreprend de renouveler son passeport. Un recours routinier, à ceci près que nous sommes en 2022, au Liban, autrefois exemple de république multiconfessionnelle, aujourd'hui contrée dévastée par les guerres civiles, les incuries claniques et l'épouvantable explosion de son port de commerce (en août 2020).

Dans *Ma nuit à Beyrouth* (le texte) il y a un quidam dans une file d'attente. Dans *Ma nuit à Beyrouth* (le spectacle), il y a une femme (Mona El Yafi) qui parle et un homme (Nadim Bashoun) qui danse (et cause un peu). Écrit par la première, le récit s'inspire d'un épisode vécu par le second, danseur-chorégraphe d'origine libanaise.

Afin d'accéder au ticket d'admission, le requérant rejoint de plus en plus tôt le cortège qui s'étire à la porte des services administratifs. Ses factions nocturnes lui donnent le temps d'observer le va-et-vient des limousines opaques, le ballet des mallettes bien scellées. Ce bon usage du passe-droit occasionne des méditations sur la corruption endémique, l'inflation démentielle et leur dommages collatéraux : famine, insalubrité, insécurité... qui affectent l'immense majorité de la population.

Par ailleurs metteuse en scène, Mona El Yafi agence une proposition de danse-théâtre, au fil de laquelle les contorsions du corps (d'une stupéfiante plasticité) traduisent l'indignation du citoyen, l'exaspération du requérant face à l'empilement des adversités, détaillés par la narratrice.

Parfois des mannequins forment un cortège d'attente et d'abattement. Tantôt une paroi s'érige façon barricade ou check point, puis, vers la fin, se métamorphose en engeance omnivore. Les cauchemars organiques filmés par David Cronenberg croisent alors le désarroi paranoïaque cultivé par Franz Kafka (1883-1924).

Ces entrelacs entre le récit documentaire et ses répercussions mentales, résonnent avec une scénographie interdisciplinaire, riche d'inventions dans l'utilisation d'accessoires basiques, en particulier une couverture de survie qui brise le monochrome, tel un oiseau chimérique et sublime.

Toutes aussi éclectiques, les nappes sonores concoctées par Najib El Yafi, enveloppent l'étonnant précipité de rapport informatif, d'ironie fataliste et d'échappée poétique, qui ponctue cette incursion au sein d'une nation ruinée, affamée, essorée ; mais toujours chevillée à l'Espoir et la Liberté.



➤ **L'écho du mardi** : mise en ligne le 1<sup>er</sup> avril 2025

# 'Ma nuit à Beyrouth', théâtre et danse à la Salle Benoît XII

Spectacle



par [Michèle Périn](#) — 1 avril 2025 dans Culture & Loisirs



DR

**Pour ce spectacle de théâtre et de danse, le Diptyque Théâtre explore un épisode de la vie du danseur Nadim Bahsoun lors de son renouvellement de passeport à Beyrouth.**

En 2022, un an après l'explosion du port, un homme se rend à Beyrouth pour y refaire son passeport. Il est libanais, cela ne devrait être qu'une simple formalité. Mais dans un pays ravagé par les suites de la guerre et une crise économique sans précédent, la simple formalité devient un chemin de croix : une nuit, deux nuits, trois nuits debout dans la nuit noire et les silhouettes balayées par les phares des voitures de la route toute proche. Alors il danse. Et Aïda, sa compatriote et amie, raconte.

## **Quand Mona El Yafi écrit et raconte, quand Nadim Bahsoun danse**

Entre Mona El Yafi franco-libanaise et le danseur Nadim Bahsoun, il s'agit d'abord d'une rencontre, d'une amitié grâce au Liban qui les lie. Mais le récit véridique de Nadim Bahsoun pousse Mona El Yafi à raconter son histoire avec ses mots et son corps. Il s'ensuit un duo d'une grande complicité qui choisit le sourire et même le rire face à cette situation kafkaïenne.

Conception : Mona El Yafi et Nadim Bahsoun

Texte, mise en scène et interprétation : Mona El Yafi

Chorégraphie et interprétation : Nadim Bahsoun

Midi Libre - DIMANCHE 11 MAI 2025

## « Quatre nuits dehors dans une ville de Beyrouth fantomatique »

### SPECTACLE

Invitée par l'ATP, Mona El Yafi présente "Ma nuit à Beyrouth", né de sa rencontre avec Nadim Bahsoun.

Stéphane Cerri  
scerri@midilibre.com

#### Qui est Nadim Bahsoun avec qui vous avez créé *Ma nuit à Beyrouth* ?

C'est un chorégraphe, danseur et interprète libanais qui vit en France. Je l'ai rencontré car on travaillait tous les deux sur la création *Oïim* de Fouad Bous-souf. On est devenu ami et il m'a raconté ce qui venait de lui arriver. Et je lui ai immédiatement proposé d'écrire un texte et qu'on travaillerait ensemble.

#### Quelle est cette histoire, ce chemin de croix ?

On était en répétition. Je le sens perturbé, je lui demande ce qui se passe, il revenait de Beyrouth pour renouveler son passeport, le seul dont il dispose. Cela devrait être une formalité. Mais cela devient une épreuve car à ce moment-là, à Beyrouth, les administrations sont en déréliction. Il n'est plus possible de prendre un rendez-vous. Il faut faire une file d'attente pour obtenir un ticket pour entrer dans le bâtiment administratif. Cette file d'attente est réservée aux Libanais vivant à l'étranger. Ceux qui vivent au Liban ne peuvent tout simplement pas renouveler leurs papiers.

La première fois, il y va deux heures avant l'ouverture. Un gendarme éclate de rire et lui apprend qu'il faut venir de nuit. Il va passer quatre nuits blanches dehors, dans une ville fantoma-



Rencontre entre le théâtre et la danse pour évoquer l'absurdité de la situation libanaise. M-CLÉMENCE DAVID

tique, car il n'y a plus d'électricité publique, dans un environnement inhospitalier entre des voitures et un mur surmonté de barbelés.

#### Vous avez choisi de raconter cette histoire par le théâtre et la danse...

Nadim est danseur. Quand je raconte l'histoire de quelqu'un, il y a une forme de fidélité à la réalité qui est importante. Et puis, c'est l'histoire d'un corps empêché, entravé, qui doit rester immobile. Le fait que ce soit le corps d'un danseur, un corps libre, un corps créatif, cela meltait encore plus en exergue l'absurdité et la violence de la situation. Je trouvais que c'était intéressant d'avoir une dramaturgie où on a différentes manières de dire les choses, par le récit, par le corps.

#### La différence entre vous, c'est vous n'avez jamais vécu au Liban...

Je suis née en France. Il parle l'arabe autant que le français. Je n'ai pu aller au Liban qu'assez tard, j'étais au collège, parce que c'étaient des années terribles. J'ai grandi avec ce pays dans ma tête, dans mon nom, mon prénom,

avec des grands-parents qui venaient une année sur deux nous rendre visite. Quand j'ai rencontré le Liban, j'ai découvert des choses sublimes mais aussi les restes de la guerre. Ensuite, j'ai pu y aller plus souvent, mais toujours avec un rapport dedans dehors, un regard éloigné.

Nos discussions étaient centrales. Évidemment, on ne parlait pas du même Liban. On n'a pas la même "libanité", mais ce sont deux manières d'être Libanais. C'est Nadim et son histoire qui m'ont autorisée symboliquement à écrire sur le Liban pour la première fois. Comme je n'y ai pas vécu, que je ne parle pas la langue, je ne me sentais pas légitime.

#### Cette pièce parle aussi de votre relation ?

De notre amitié, de notre complicité. La situation qu'a vécue Nadim est terrible et bien sûr, il y a plus grave. Cela pourrait arriver à tout le monde. C'était comme un petit trou de serrure pour entrer dans une réalité qu'on connaît peu et comment on tient au quotidien, comment on survit. C'est là où l'amitié, la parole, le lien, la famille sont en-

core plus essentiels.

#### La création sonore est très importante...

C'est mon frère compositeur, Najib El Yafi, qui l'a faite. Il a travaillé avec nous dès le début. Après le texte, il y avait trois arts en même temps, la musique, la chorégraphie, la mise en scène. C'est un véritable personnage, il a travaillé à partir de sons qu'il avait enregistrés à Beyrouth, à partir d'influences électro, de choses plus traditionnelles... Ce mélange, qui représente le Liban, se retrouve aussi dans la musique.

#### Vous êtes retournée au Liban récemment ?

Hélas non, c'est tellement l'apocalypse. Je rêverais de jouer le spectacle là-bas. Mais il faudrait que le pays se relève, qu'il y ait une vie culturelle. On va jouer à Prague l'année prochaine, puis au Congo, mais pas encore au Liban. On espère évidemment y aller.

> Lundi 12 mai, 20 h. L'Odéon, rue Pierre-Semard, Nîmes. 20 €, 10 €. 04 66 67 63 03.

# Presse spécifique

➤ **TEMPO, Journal de la mousson d'été, 27 août 2023**

**Mistral & Tramontane**

chemins de lecture

22H30 : LECTURE

**Debout à Beyrouth  
de Mona El Yafi (France)**

*dirigée par Tamara Al Saadi  
avec Nadim Bahsoun  
et Céline Milliat-Baumgartner*

## DANSE DANS LA FOLIE DU MONDE

Comment rester debout à Beyrouth, ces jours-ci, quand tout complot pour rendre la vie et la moindre démarche impossibles ? Un libanais vivant à l'étranger rentre chez lui, il n'y sera que de passage, oh, une simple formalité : il s'agit seulement de refaire son passeport. Ce qu'il ignore, c'est que commence pour un parcours du combattant qui donnera une vue saisissante sur les affres d'un pays en pleine déliquescence.

On suit l'homme, balloté ici et là, répondant aux ordres absurdes d'une administration inconséquente et bornée, et qui attendra une nuit, puis deux puis trois nuits debout dans la nuit au milieu de centaine d'autres comme lui, dans l'attente du précieux sésame. Entre humiliation et absurdité administrative, corruptions et impuissances politiques, cette traversée kafkaïenne qui n'aurait pu être qu'une anecdote devient l'allégorie monstrueuse de ce qu'est devenu le Liban. Elle est l'occasion pour cet homme de prendre la mesure de cette

violence qui s'exerce dès lors sur les siens et qui conduit à inspirer à l'homme un profond dépit à l'égard de son propre pays qui rend étranger à lui les libanais exilés.

La pièce, dans sa brièveté, donne forme à cette épreuve: c'est Aida qui raconte cette histoire, car le récit possède cette force de témoigner d'une expérience et de la transmettre, afin qu'elle soit transmise — au centre, l'homme, jouet entre les mains de cette absurde mécanique, navigue à vue. Il tâche surtout de garder dignité, lucidité, courage. Alors il fait ce qu'il sait faire, ce que le théâtre opère quand il veut soudain s'affronter au monde : il fabrique à mains nues de la beauté et des corps, du mouvement quand tout est pesant, inerte, abêti. L'homme danse. C'est une manière de rester vivant. Une façon de rendre plus laid encore la laideur de cette réalité de papier.

Comment rester debout dans ce monde? se demande la pièce - qui répond, par le théâtre : en dansant.



## Presse régionale : Hauts-de-France

Interview générique sur le parcours de Mona El Yafi

**France 3 Hauts-de-France** : interview dans *Hauts Féminin* diffusé lundi 5 et mardi 6 mai 2025

<https://www.france.tv/france-3/hauts-de-france/hauts-feminin/7117034-emission-du-lundi-5-mai-2025.html>